

Source	<i>Perspectives Psy</i> n° 45
Date	mars 2006
Signé par	Annick JULLION

L'heure sans Dieu est un recueil de trois textes de Lou Andreas-Salomé publiés en 1922.

Ils viennent d'être traduits en 2006 par Pascale Hummel, auteur de la postface que nous résumons ici.

Les commentaires brillants et pertinents de Pascale Hummel, permettent d'apprécier cet écrit aussi singulier de Lou Andreas-Salomé.

Elle dit ceci : *L'heure sans Dieu*, n'appelle pas véritablement un travail d'« interprétation ». L'oeuvre est plus elliptique qu'obscur et l'exégète outrepasserait ses fonctions en clarifiant ce qui ne demande pas à l'être. Il ne pourrait être question de résumer, le contenu des trois récits. La subtilité délicate de la narration invite spontanément à la réserve.

À un âge - le début de la soixantaine - où beaucoup fouillent leur passé en quête de leur vie à résumer, Lou Andreas-Salomé (1861-1937) poursuit son chemin au rythme léger d'une insouciance malicieuse. Les textes qu'elle confia à son éditeur Eugen Diederichs (Iéna) en 1922 paraissent surgis de nulle part et comme suspendus hors du temps, la voix est enfantine et claire et les sujets ludiques jusqu'à l'étrange même. L'auteur s'amuse comme aux premiers temps de son enfance dorée dans la neige de St-Petersbourg. La femme-enfant prête sa voix, mûrie mais inchangée, à l'enfant - femme de toujours.

Une grande partie de l'oeuvre de Lou Andreas-Salomé paraît sous une forme discontinue au fil des livraisons des revues. L'époque s'y prête, la presse périodique accueille alors les textes de toute sorte d'artistes célèbres.

Les biographies s'attardent aux épisodes saillants d'une vie qu'ils narrent comme une légende ou un conte de fée. D'après Pascale Hummel, la vérité est ailleurs. Dans les lignes et interlignes d'une oeuvre si subtile, à force d'apparente simplicité, qu'elle déroute ou détourne de scruter les non-dits dont elle est tissée.

Lou Andreas-Salomé pose sur les choses et les hommes le regard de quelqu'un qui, sans échapper totalement à la condition humaine, ne s'y rattache que partiellement- à la manière de la prophétesse, dont le corps (humain) est investi par l'esprit sain. La nostalgie de l'unité perdue imprègne toute l'oeuvre de Lou Andreas-Salomé. De là aussi dans ses écrits cette impression d'étrange (et familière) simplicité, qui ferait presque dire ou penser : la vie c'est tout ça, tout juste ça. Son univers littéraire convient bien à un monde aux contours flous et à la réalité incertaine. Il reflète également le caractère indistinct de la perception de l'enfant mal assuré des frontières du réel.

L'heure sans Dieu et autres histoires pour enfants paraît la même année que *Le diable et sa grandmère*. Les deux textes sont comme l'avert et l'envers d'un même livre ou les deux faces d'un visage- Janus La curiosité de Lou Andreas-Salomé pour l'un et pour l'autre irrigue tous ces écrits, sans qu'ils ne soient jamais pris pour objets de développement philosophique ou théologique approfondis. Rien de ce qu'elle écrit n'est jamais ni pour ni contre quoi que ce soit.

Dans *l'Heure sans Dieu*, l'ensemble qui se laisse difficilement résumer, ne se rattache à aucun genre répertorié, comme l'est l'oeuvre de Lou Andreas-Salomé, c'est un texte

étranger à tout cadre prédéterminé. Chacun des trois composantes de l'ouvrage ressortit plus ou moins au genre de la nouvelle, sans satisfaire à l'ensemble de ses caractéristiques, que serait par exemple une existence autonome de chaque volet.

Le texte fourmille de détails, le sens général est loin d'être transparent. Des extraits de presse de l'époque (1925) ne s'aventurent pas au-delà d'une certaine généralité.

Dans les archives manuscrites, peu de choses concernent la famille de Lou Andreas-Salomé. Ici dans *L'heure sans Dieu et autres histoires pour enfants*, traduit pour la première fois, quelque chose en est dit sous forme de conte de fées : Ursula, la protagoniste battue par son père est sous la férule d'une mère autoritaire, avec un Père au ciel qui veille.

La protagoniste est une petite fille fantaisiste et rebelle, présente sous les prénoms : Ursula, Ur, Amette et de divers autres prénoms liés au détail de la narration. C'est au sujet de Ursula-Amette que Anna Freud âgée alors de 26 ans exprime sa sympathie dans une lettre à Lou du 13 mars 1922.

Les écrits de Lou Andreas-Salomé rendent hommage à Dieu de bien des façons, ce qui est éclipsé par les exégètes.

Le Dieu qu'elle voit partout en Russie, a le visage sombre des icônes enfumées. Celui qui forge son imagination est une figure disponible à toute sorte de projections.

Dans « Création de Dieu », Lou Andreas-Salomé dit elle-même : « mes dévotions n'avaient rien d'une pratique religieuse limitée dans le temps : c'était un long dialogue d'enfant sans cesse recommencé, qui se poursuivait tout au long de la journée et dans lequel, le jour s'achevait en quelque sorte par une ultime conversation à la tombée de la nuit, ultime façon de se blottir avec chaleur et confiance tout contre l'être invisible toujours présent ».

Ursula a pour compagnon de jeu Dieter ou Torwal, avec lesquels elle paraît pouvoir rivaliser. En dehors de ses poupées elle semble ne pas avoir d'amies filles. Selon toute apparence, c'est elle qui mène la danse. Seuls les adultes (parents, tantes, oncles) trouvent encore grâce à ses yeux. Le rapport est plutôt horizontal avec les aînés et vertical avec les garçons et les poupées. Son principal interlocuteur, presque son copain n'est autre que Dieu, qu'elle nomme le Bon Dieu. Autrement dit Ursula a trois pères, ou plutôt deux dont l'un a deux visages. son père sur terre, un homme à moustache qui fume la pipe, frappe sa fille avec une férule en bois de bouleau ; il va à la foire avec elle et lui achète des confiseries. Son père Janus aux cieux, est toujours présent, sauf pendant l'« heure sans Dieu », où il ne répond pas alors qu'elle l'appelle. Le silence ou l'absence de Dieu n'équivaut pas à sa perte, mais plutôt à sa reconquête par le biais de l'appropriation intime. Dieu sait et voit tout de la vie d'Ursula.

Ursula a deux visages, comme Lui et deux noms aussi : Ursula et Amette, la petite chérie de ses parents et l'insupportable brailleuse méritant une correction.

Lou Andreas-Salomé donne à ses écrits les formes -changeantes et variables - de ses états d'âme. Son art procède d'un équilibre délicat entre grâce de l'éphémère et enracinement dans l'infini éternel. Seul est mentionné le mois de février, celui de la « visitation » d'Ursula par Dieu, celui aussi de la naissance et de la mort de Lou. L'ensemble se déroule dans un décor de neige : celui de la Russie éternelle. Le monde est vu à travers le regard d'une petite fille dont la perception mêle imagination et réalité. La maison se trouve conjuguée à tous les formats, : maison des parents, maisonnette sous la neige, cabane où se réfugie Ursula, grotte où elle joue avec Torwald, maison de poupée sous le piano, appartements céleste de Dieu. Le passage du grand au petit, et vice versa, reflète l'élasticité d'un monde dont l'échelle existentielle et perceptive est tout entière tributaire des caprices d'une petite fille. Ursula a la détermination butée

d'un arpenteur disposant, quadrillant, mesurant jusqu'à l'absurde, qui ferait songer à Kafka.

Les objets se prêtent volontiers à un jeu d'anamorphose : étirés ou rétrécis au gré de l'attention que leur prête Ursula. Les choses sont ce que décide l'enfant qui joue : les billes sont des oeufs, la salive de Torwald tient lieu de sperme, qu'Ursula mélange à sa terre.

Pour Pascale Hummel, l'univers romanesque de Lou Andréas-Salomé a pour cadre naturel l'utopie et l'uchronie du conte. Il entre une part de dérision (et non seulement d'humour) dans les choix narratifs et destructifs de Lou Andréas-Salomé.

Brouillant à dessein les frontières du réel et de l'imaginaire, la narratrice propose un parcours faussement ingénu à travers les domaines contigus de la vérité et du mensonge. L'intention est malicieuse autant que pédagogique. Le trivial et le sublime se côtoient sans fracas, les coups de férules reçus par Ursula font sourire sans vulgarité, le commerce charnel des parents est sublimé jusqu'à la drôlerie, le glissement analogique de la lecture quotidienne du journal aux livres et à la Bible, est une illustration du brouillage du sacré et du profane.

Les propos de Pascale Hummel sur *l'Heure sans Dieu*, sont éloquents. Le style n'est pas composite pour autant, il se dégage même du texte, une impression de grande cohérence esthétique. Le style insécable et continu, repose sur un art consommé de la glissade et de l'analogie. Le lecteur progresse du début à la fin sans jamais trouver le temps de se retourner ou de s'arrêter pour fixer le sens qui se dérobe entre ses lignes.

L'écriture est presque celle de la distraction, peu soucieuse de tenir une ligne autre que celle de la fantaisie, ou de l'improvisation. Rien ne sépare le dedans de la conscience du dehors de la perception : tout est donné sous la forme pour ainsi dire brute, de l'immédiateté paradisiaque antérieure à la pensée et à la nomination.